

Tombeau de Paul Eluard

par Aime Césaire

Blason de coups sur le corps brisé des songes
matin premier des neiges
aujourd'hui très informe quand tous feux éteints s'écroulent les paysages sur les bancs
de sable les plus lointains les sirènes des bateaux-phares sifflent depuis deux

nuits

Paul

ELUARD est mort

toi qui fus le dit de l'innocence
qui rendis science aux sources
étendard de la fragile graine dans les combats
du vent plus forte que le hasard

ELUARD

ni tu ne gis

ni tu n'accèdes à terre plus pure
que de ces paupières
que de ces simples gens
que de ces larmes

dans lesquelles écartant
les plus fines herbes du brouillard
tu te promènes très clair

ressoudant les mains croisant des routes
récusant la parole violette des naufrageurs de l'aube grimpés sur le soleil

Il est quand même par trop saisissant de t'entendre
remonter la grande rosace du temps
on ne t'a jamais vu si net et proche
que dans cette effervescence

du pain de la neige qui lève quand une échéance autorise
dans le fin fond fumant de l'engrais de l'orage
un abîme de silex

ELUARD

cavalier des yeux des hommes pour qui luit
véridique le point d'eau à brouter du mirage
doux sévère intègre dur
quand de proche en proche tu mettais pied à terre
pour surprendre confondus
la mort de l'impossible et le mot du printemps
Capitaine de la bonté du pain

il a passé sous les ciels combattant
 de sa voix traversée de la fleur inflexible du fléau méridien
 et son pas des grands-routes
 panifiant l'avenir
 d'un tremblement de monstres vomi par les narines
 insiste que dans l'oreillette gauche de chaque prisonnier
 s'enflamment
 d'un même cœur
 tout le bois mort du monde et la forêt qui chante
 Ecoute
 déchiffreur sous tes paupières tu ne fais jamais nuit ayant pour mieux voir jour et nuit
 jeté aux feux-croisés des remous du pavé le faux feu que chasse le sacre des
 pierreries
 Arpenteur mesureur du plus large horizon guetteur sous les caves d'un feu sous les
 événements sur les mers grises salueur des plus subtils flocons
 ô temps par ta langue opulent
 à cette heure l'eau brille l'homme comme l'eau des prairies brillera
 le voilà qui vers lui siffle la docilité d'une saison feuillue
 Regarde basilic
 le briseur de regards aujourd'hui te regarde
 qu'un soir impur de banquises dans ses doigts réchauffa
 comme le secret de l'été
 Raison
 quelles surprises
 de racines t'enlanceront
 ce soir ou le torrent
 descendrais-tu déjà
 l'autre face du partage une surdité épaissit en vain la veille sans miracle de ses yeux
 crevés le roc sort ses oiseaux
 ô meute capricorne
 les mots leurs poulx battent on les sait fabuleux allaités hors temps par une main
 volière les paroles tombées
 ramassées les saisons pliées arrondies comme des portes saisons saisons pour lui
 cochères
 ELUARD
 pour conserver ton corps
 grimpeur de nul rituel
 sur le jade de tes propres mots que l'on t'étende simple
 conjuré par la chaleur de la vie triomphante selon la bouche operculée de ton silence
 et l'amnistie haute des coquillages

Sources :

<https://www.poemes.co/an-neuf.html>